

Régis
Debray
Sur le pont
d'Avignon

Café Voltaire
Flammarion

Sur le pont d'Avignon

DU MÊME AUTEUR

Julien le fidèle ou le banquet des démons, théâtre,
Gallimard, 2005.

Régis DEBRAY

Sur le pont d'Avignon

Café Voltaire

Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, 2005.
ISBN : 2-08-068960-6

À Bernard Faivre d'Arcier.

« Sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse/
Sur le pont d'Avignon, on y danse tout en rond.
Les beaux messieurs font comm'ça/
Et puis encore comm'ça
Sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse/
Sur le pont d'Avignon, on y danse tout en rond.
Les belles dames font comm'ça/
Et puis encore comm'ça... »

Jeunes gens, si vous saviez. Ce n'est pas « une rupture de mémoire » qui a rendu grognons vos souffre-douleur, en Avignon, l'été dernier. C'est le reflux. Le hoquet. L'incontrôlable renvoi. « Les plus vieux spectateurs, ceux formés par la tradition de Vilar, s'en vont peu à peu. Ces spectateurs de longue date sont déstabilisés. Mais le rajeunissement est sensible¹... » Un cliché de manager : les voyageurs de la banquette arrière s'effacent dans la nuit, perdus pour la cause, et leurs soupirs au loin les suivent. Juchés sur le bolide « radicalité », les machinistes du frisson

1. Hortense Archambault et Vincent Baudriller, directeurs du festival d'Avignon, in *Libération* (23-24 juillet 2005).

nouveau, main en visière, cheveux au vent, une aigrette le long des tempes, s'enfoncent pendant ce temps dans l'inconnu, impavides, sourds aux pleurnicheries des gardiens du tombeau. Le train du monde a embarqué saint Vilar, sainte Maria et saint Gérard, et il emporte ses momies au loin, le TGV, sans écho ni sillage. N'en déplaise aux responsables de notre Chantier de Jeunesse dernière version (dérangeant, animalier et coprophile), ce n'est pas ainsi que les époques filent au fond d'un homme. Elle n'a pas craqué, savez-vous, la mémoire du vieux con. Elle s'est recousue. Dans les ruelles, le linge ne sèche plus aux fenêtres, la place de l'Horloge est devenue piétonne, on ne crawl plus dans le Rhône, mais le rocher des Doms, les sautes de mistral, la scie des grillons, les arches brisées du pont Bénézet, l'ocre et miel des façades, la rocaille des fontaines, les débats du Verger à cinq heures, raccommodent les décennies en un éclair. On s'en va répétant que le *sapiens sapiens* a plus changé ces derniers cinquante ans que dans les cinq mille précédents. J'en atteste. J'ai découvert la fraternité en débarquant au festival d'Avignon en 1956, après mon premier bac. J'ai mieux compris notre effritement d'aujourd'hui, en y retournant, en 2005, avant mon dernier couac. Ce ne sont

pas que nos légendes, nos songes d'une nuit d'été, notre « idéal du moi » qui dansent sur le pont d'Avignon. Ce sont aussi les figures de notre « nous », qui ne sont pas « raccord », comme disent les ados. L'aura de Gérard Philipe dût-elle beaucoup à *Fanfan la Tulipe*, aux photos d'Agnès Varda et aux toiles de Gérard Fromanger, je n'ai pas saisi la moindre ressemblance entre la chemise blanche du *Prince de Hombourg* et celle de votre star de référence. La première nimbait un personnage ; la seconde, un individu. Quand on regardait Gérard Philipe passer dans la rue, on voyait Rodrigue ; je n'ai vu que Jan Fabre dans Jan Fabre. Du premier au second, de l'aristocrate communisant au démagogue libertaire, de « la noblesse pour tous » aux déjections partout, de l'avez-vous lu ? du comédien croquant un bouquin sur une affiche de libraire au m'astu-tu narcissique qui fait dresser sa statue grandeur nature au pied du palais des Papes, du cérémonial des instits et des comités d'entreprise au pensum radical-chic des professionnels, de 1956 à 2005 – la trajectoire, restons pudique, n'est pas très exaltante, mais c'est aussi la nôtre. Celle d'un bêta moyen issu des classes moyennes d'un pays moyen (les O.S. ne font pas le pèlerinage d'Avignon), votre serviteur, né avec la deuxième Guerre

mondiale, et qui ne verra pas la troisième. Une débâcle faite kermesse, en somme. Un effondrement symbolique, le marronnier de l'été. La fin d'un monde n'est jamais la fin du monde, qui en a connu plus d'une et reverdit de plus belle, et dans le final en mineur du partant, sonnent les trois coups de l'arrivant. Soit. Joseph Prud'homme sait cela. Permettez néanmoins à un petit Ulysse mal informé de se poser une question bien archaïque et bien usée : « Qu'y avait-il donc en Ithaque, hormis l'innocence, qu'il n'y a plus ? » Puisque le théâtre a cette « fonction de constat », comme disait feu Bernard Dort, disons : de prélèvement atmosphérique. Le cerveau d'un barbon tout de guingois, que la bêtise d'une date de naissance place à cheval entre l'Ancien et le Nouveau Monde, ressemble à un multi-écran, pardon, un *split screen*, un hémisphère dans *l'avant*, l'autre dans *l'après*. Le temps y projette un documentaire incongru, deux instantanés côte à côte d'une même « vitrine de la création ». Même ville, même mois, même amphithéâtre... Deux photos de la vie ou plutôt de nos rêves de vie – puisque la vie est un songe – à un demi-siècle de distance, le temps d'un rond dans l'eau. Du diseur au faiseur, entre la torture à Alger et la torture à Bagdad. Je m'appuierai, pour cette trop intime

discordance des temps, sur les « produits les plus dynamiques, les plus novateurs » de la saison dernière, ceux à qui vous avez conféré les honneurs de la Cour d'honneur. J'en demande pardon aux auteurs de spectacles saisissants qui, dans l'interstice, nous ont rendu la jubilation sans âge d'un médium divinement anachronique. Au théâtre comme ailleurs, la beauté continue d'arrêter les horloges. Ni la rage ni la paresse ni la mode ne pourront lui enlever ce pouvoir suspensif. Je pense en particulier à la *Mort de Danton*, de Buchner, mis en scène par Sivadier et à l'hallucinatoire *Kroum* de Hanokh Levin, ramené à la vie par Krzysztof Warlikowski. Ni dramaturge, ni critique et encore moins théâtrologue, c'est un intrus, un divagant, un même-pas-de-la-famille qui dansera le rond-deau sur votre pont. Un spectateur sans don particulier, qui revient un peu tard à ses premières amours. Je plaide d'avance coupable pour la balourdise, avec une circonstance atténuante : à la différence d'autres arts, le théâtre qui jette ses pépites au vent et confie ses archives à notre mémoire, n'a que ses témoins d'un jour, fussent-ils sans qualité, pour léguer son or aux inconnus qui arrivent. Ne serait-ce qu'en images fixes, et parfois un peu floues.

I

D'UN ÉTÉ L'AUTRE

Ce juillet-là, le Festival fêtait son dixième anniversaire. Jean Vilar jouait le *Don Juan* de Molière ; Daniel Sorano l'accompagnait dans le *Mariage de Figaro*. Et Gérard Philipe, Prince de Hombourg, bottes de cuir, écharpe noire, somnambulique, recevait, baigné de lune, sa couronne de laurier des mains d'une inconnue mince et menue, Jeanne Moreau, je crois. Adamov bégayait l'après-midi dans le verger d'Urbain V, Henri Pichette psalmodiait ses *Épiphanies* – ou était-ce l'année suivante, je ne sais plus. Les jeunes filles, le jour, portaient des pantalons corsaires ou des jupes à corolle. Le soir, malheureusement, un cardigan acheté à Prisunic couvrait la cretonne fleurie. La ville faisait « province tranquille » (la jungle du *Off* n'avait pas encore poussé) :

parades, bateleurs, vendeurs à la sauvette, distributeurs de tracts étaient inconnus. Il y avait des quatre-chevaux dans les rues, des cigales dans les pins, et les boutiques fermaient à l'heure de la sieste. Le festivalier, qui ne se voyait pas en client, avait la tâche facile, ramassé dans l'espace et le temps. Tout se passait au Palais sur deux semaines. Tout : quatre ou cinq spectacles, dans la Cour, et autant de conférences, à côté, dans le Verger. La fête était à la fois légère et grave, comme l'ordonnance des représentations, belle et pauvre. Les gradins étaient de bois ; la haute muraille du fond laissait voir ses briques décrépités, ses taches de badigeon ; la musique de scène de Maurice Jarre était simple et pourtant majestueuse. En 1956, pour un lycéen domicilié à côté du Trocadéro, la carte d'abonné au TNP jouxtait le cahier de classe et le Malet-Isaac. Cela faisait partie du cartable, et suivre pour quelques jours la compagnie de Chaillot au palais des Papes ménageait un sas habile mais naturel vers les grandes vacances méditerranéennes. On ressentait le vertige d'un air soudain purifié, et chaque soirée nous laissait un goût de terre, de ciel et d'histoire. Trompettes, flambeaux, oriflammes, tambours : le style TNP s'ouvrait dans la nuit, à l'air libre, comme une fleur japonaise dans l'eau, et il émanait de

ce cérémonial une grandeur pudique, sans grandiloquence. La salle observait un silence religieux du début à la fin – pas d'applaudissements à tel ou tel, pour saluer un numéro. Puis, après ce qui ne s'appelait pas encore la *standing ovation*, on n'en finissait plus de causer, passé minuit, en déambulant dans la ville, d'une terrasse à l'autre. Un je-ne-sais-quoi de fervent nous liait, sous les étoiles.

Juillet dernier : le tournis. Le parcours du combattant s'est notablement compliqué. C'est partout et nulle part. Caves, cours, greniers, boutiques, préaux, jardins, cloîtres – pas un mètre carré qui ne soit mis à contribution. *In* et *Off* entremêlés (cinquante spectacles dans l'un, sept cent soixante-dix dans l'autre), le Festival s'est dilué, gonflé, étalé. Il a dû sauter par-dessus les remparts, traverser le Rhône, déborder sur l'île de la Barthelasse et s'annexer Villeneuve, la Chartreuse. Du coup, force est de jouer perso. Chacun en quête du bon tuyau. « Ça, tu peux. Là, pas la peine. Ici, prudence. » La course en solitaire, pour grappiller çà et là des bribes, des éclairs de théâtralité. La tête tourne. Un épais catalogue dans une main, une carte de la ville dans l'autre, on coche, encercle, rature, griffonne sur les marges. Ce gymkhana a ses initiés (dont je souffre de n'être pas). Tel l'abonné au câble

ou le client de Carrefour, le consommateur se ronge les sangs devant ses cinq cents chaînes et ses trente marques de bière. La fête dure quatre semaines : nous avons deux fois plus de temps libre qu'en 1956 et notre niveau de vie a triplé. Les coûts de l'échappée ont grandi, le budget s'est envolé. Deux mille âmes faisaient un peuple ; des dizaines de milliers de touristes font du public. De quoi se plaint-on, la billetterie chante victoire : « Cent quatre mille billets délivrés, dix mille lettres reçues. 9 % des spectateurs ont moins de vingt-cinq ans, soit 20 % de plus que l'année précédente. » Nous sommes devenus si riches. Au bistrot où l'étudiant campeur pouvait dîner pour cinquante (anciens) francs, il lui en coûte au moins trois fois plus (cinq avec un côtes-du-rhône). La rançon de la croissance. Tout pour être heureux, et pourtant... La foule se disperse, chacun s'éclipse, tête basse, ronchon, frustré, avec l'obscur et confus sentiment qu'il y a eu rupture de contrat, « quelque part ». Du contrat préhistorique. Entre le Peuple et la Culture. Pour citer deux mythes plus que défraîchis, vaguement comiques. La fonction tribunitienne que le vieil Avignon opposait aux bonbonnières or et pourpre du Tout-Paris, je ne serais pas loin, parfois, de lui trouver un air romantique un

N° d'édition : FF 896001
Dépôt légal : octobre 2005